

Introduction

La *Revue de métaphysique et de morale* a été fondée en 1893 par un groupe de « jeunes gens¹ » qui n'avaient pas vingt-cinq ans : Xavier Léon, Élie Halévy, Léon Brunschvicg et leurs amis sont nés autour de 1870, peu ou prou avec la Troisième République, dans un moment de renaissance institutionnelle de la philosophie au sein de l'enseignement secondaire. Ils sont les cadets, de dix ans ou un peu plus, des Bergson, Durkheim, Jaurès et Lévy-Bruhl. La « Revue des jeunes² » était une revue d'amis dont l'ambition était de « donner un organe à la philosophie française ». Sa naissance n'a été que la première étape d'une entreprise plus vaste d'organisation de la philosophie française : de l'orchestration du projet d'édition des œuvres complètes de Descartes à la fondation de la Société française de philosophie (1901), en passant par l'organisation du premier Congrès international de philosophie à Paris en 1900, l'institutionnalisation fut rapide³. Les fondateurs de la *Rmm* et de la Société entendaient participer à la renaissance de la haute spéculation philosophique et défendre la légitimité sociale de la discipline. En voulant rendre à la « métaphysique » ses lettres de noblesse, sous la bannière rajeunie de la Raison, ils se donnaient deux adversaires : le « positivisme » et le « mysticisme ». La publication devait redonner vie à la pensée dans la fidélité à la grande tradition philosophique rationaliste, de Socrate aux post-kantiens, sans verser dans une histoire de la philosophie ronronnante⁴.

1. Anonyme, « Introduction », *Rmm*, 1893, p. 4. Alphonse Darlu, l'auteur de l'introduction, avait été le maître de philosophie de Xavier Léon, Élie Halévy et Léon Brunschvicg au lycée Condorcet.
2. Émile Chartier (Alain), lettre du 23 octobre 1892 adressée à É. Halévy, *CA*, p. 29.
3. S'est ainsi constitué, en l'espace de huit ans, ce que Christophe Prochasson a appelé le « *Système R2M* » (« *Philosopher au XX^e siècle : Xavier Léon et l'invention du « système R2M » (1891-1902)* », *Revue de métaphysique et de morale*, 1993, p. 109-140). Mon travail s'inscrit dans le prolongement de cet article publié dans le riche numéro du centenaire de la *Rmm*.
4. Sur la fidélité à Spinoza voir V. DUCLERT, « Spinoza et la naissance de l'intellectuel démocratique », *Archives juives*, n° 36/2, 2^e semestre 2003. L'article souligne le rôle joué par l'attachement au spino-

La politique éditoriale de la *Revue* fut ouverte : son directeur, Xavier Léon, assumait une évidente polyphonie tout en refusant de sombrer dans l'éclectisme. La *Rmm* et la Société française de philosophie furent donc des laboratoires de la pensée plutôt que des chapelles philosophiques. La *Revue* avait un « esprit » mais pas de doctrine philosophique unifiée : inscrire le projet de la *Rmm* dans une classification rigide des courants philosophiques n'a donc guère de sens⁵. L'ouvrage souvent cité d'Isaac Benrubi sur les *Sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*⁶ distinguait trois grands courants : « un positivisme empiristique et scientiste », dont les références proches sont les figures de Taine, Renan ou Littré ; un « idéalisme critique et épistémologique » dont Renouvier incarne la renaissance et l'approfondissement et, enfin, « un positivisme métaphysique et spiritualiste » héritier de Maine de Biran et de Ravaisson⁷. À l'évidence, la *Rmm* participe des deux derniers courants. D'autres « tableaux » de la philosophie française ont été proposés par des acteurs majeurs du débat philosophique au début du XX^e siècle, notamment celui de Dominique Parodi, collaborateur majeur de la *Rmm*. Dans *La philosophie contemporaine en France*, ouvrage publié après la Grande Guerre mais rassemblant des études élaborées pour l'essentiel avant 1914⁸, l'auteur a mis l'accent sur le clivage entre « l'intellectualisme », défendu par les fondateurs de la *Rmm*, et le bergsonisme⁹.

Plutôt que de proposer un catalogue figé des appartenances doctrinales, en partie artificiel, l'histoire philosophique de la philosophie privilégie désormais l'approche par la restitution des problèmes communs qui lient les différents interlocuteurs, manifestant ainsi une communauté problématique au-delà des divergences de trajectoires intellectuelles. L'exploration du « moment 1900 en philosophie » dont Frédéric Worms a dessiné le programme est de ce point de vue fondamentale¹⁰. De son côté, l'histoire

zisme dans la construction de la figure de l'intellectuel démocratique mobilisant un savoir philosophique au service d'une démarche critique.

5. Renzo Raghianti invite à juste titre à se méfier de telles classifications : « ... l'instauration d'une sorte de taxonomie des pensées vient en aide aux critères d'économie qui régissent notre esprit, mais cela engendre aussi une espèce de rigidité » (*Alain. Apprentissage philosophique et genèse de la Revue de métaphysique et de morale*, Firenze, Le Lettere, 1993, Paris, l'Harmattan, 1995, p. 11).
6. I. BENRUBI, Paris, Alcan, 1931.
7. *Ibid.*, p. 4. Cette classification des courants a servi de base à la sociologie du champ philosophique proposée par Jean-Louis Fabiani (*Les philosophes de la République*, Paris, éditions de Minuit, 1988, p. 91-96). Elle est également évoquée, d'un autre point de vue, par Marie-Claude Blais pour souligner la postérité du philosophe néo-criticiste (*Au principe de la République. Le cas Renouvier*, Paris, Gallimard, bibliothèque des idées, 2000, p. 279).
8. D. PARODI, *La philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines*, Paris, Alcan, 1919. Je renvoie, dans la suite de cette étude, à la 3^e édition, publiée en 1925.
9. Parodi est au plus près des représentations des animateurs de la *Rmm* lorsqu'il consacre un chapitre au face à face entre bergsonisme et intellectualisme (*op. cit.*, p. 289-345).
10. Voir le récent colloque organisé par Frédéric WORMS (*Le moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004) et son article sur « L'idée de moment 1900. Un problème philosophique et historique », *Le débat*, mai-août 2006, p. 172-192.

culturelle invite à saisir le discours philosophique dans son travail d'élaboration d'une *représentation* du spectre des positions occupées dans le champ philosophique. Comment les fondateurs de la *Rmm* se sont-ils représenté cette unité d'esprit rêvée dont la publication devait manifester l'existence et assurer la publicité? À l'évidence, ils ne se sont pas reconnu de maître exclusif parmi leurs illustres aînés et contemporains; ils ne se sont posés en disciples revendiqués ni de Renouvier, ni de Lachelier, ni de Ravaisson, ni de Boutroux, même s'ils ont subi, directement ou indirectement, l'influence de leur enseignement. C'est dans la lecture de Platon, de Spinoza, de Leibniz, de Kant ou de Fichte qu'ils ont d'abord trouvé matière à penser¹¹.

Xavier Léon a revendiqué deux expressions pour caractériser l'« esprit » rationaliste de sa publication et l'opposer à la « philosophie nouvelle » de Bergson et de ses disciples: « spiritualisme rationaliste » et « idéalisme critique »¹². « Spiritualistes », les fondateurs de la *Rmm* le sont dans la mesure où la connaissance de l'esprit est au cœur de leur projet intellectuel. Il ne s'agit guère de l'Esprit comme totalité unifiante du monisme spiritualiste mais de l'esprit saisi de l'intérieur des consciences individuelles, entendu comme le regard du « dedans » d'une pensée réflexive et progressive, conforme à la « méthode d'immanence » défendue par Brunschvicg. « Spiritualistes » encore, s'il s'agit de lever les interdits sur les spéculations métaphysiques, mais à condition d'enlever à l'expression ses connotations mystiques. « Spiritualistes » enfin, si l'on y voit le rejet viscéral d'un matérialisme honni et l'attachement à une représentation scalaire des activités humaines dominées par la culture de l'esprit et la recherche de la vérité pour elle-même.

« Idéalistes », les fondateurs de la *Rmm* le sont assurément, même si « l'idéalisme rationnel » de Brunschvicg, par exemple, n'est pas « l'idéalisme synthétique » d'Hamelin. Mais il faut d'abord comprendre très prosaïquement cet « idéalisme » comme un volontarisme de l'idée ennemi du positivisme desséchant: l'« idée déborde toujours le fait », voilà qui pouvait faire slogan... Les fondateurs de la *Rmm* sont « idéalistes critiques » dans la mesure où, selon eux, la philosophie se donne toujours pour tâche de dégager les conditions de possibilité de la pensée (scientifique notamment) et de la pratique. Ils sont ainsi les héritiers de la critique kantienne tout en affirmant la nécessité de la dépasser¹³.

11. Dans une lettre adressée à Octave Hamelin, qui venait de soutenir sa thèse « *sur les éléments principaux de la représentation* », Brunschvicg confiait qu'il se sentait plus fichtéen que renouviériste (Lettre du 7 mai 1907 ms. 356).

12. Lettre à É. Halévy du 3, 4, 5, 6 avril 1902, ms. 386.

13. À propos du projet philosophique de Brunschvicg, voir, notamment, L. FEDI, « L'esprit en marche contre les codes: philosophie des sciences et dépassement du kantisme chez Léon Brunschvicg », dans *Les philosophies françaises et la science, dialogue avec Kant, textes réunis par L. Fedi et J.-M. Salanskis*, Paris, Société française d'histoire des sciences et des techniques, Lyon, éditions de l'ENS, 2001, p. 119-141.

Leur rationalisme est ennemi du « mystère » et des séductions de « l'obscurité » ou de « l'impressionnisme » philosophique. Le mot « intellectualisme » est peut-être celui qui réunit le mieux la majorité des fondateurs de la *Rmm* dans une commune posture, au-delà de la diversité des trajectoires. Dans la controverse avec Bergson et son libre disciple Édouard Le Roy, ou encore avec Maurice Blondel, le philosophe de l'action, c'est d'abord la réaffirmation du primat de l'intelligence, de la conscience intellectuelle claire qui est en jeu. Rationaliser, c'est faire entrer toujours plus de clarté et d'intelligence dans la connaissance réflexive de l'esprit ainsi que dans l'action et ne jamais perdre de vue l'exigeante quête de la « vérité » : la fidélité à Descartes est évidente. Cet intellectualisme est d'abord un rationalisme inquiet devant le pouvoir de séduction des fulgurances de l'intuition et horrifié par l'idée « pragmatiste » que la vérité puisse être, en quelque sorte, subordonnée à l'action. Mais c'est également un rationalisme de la raison en acte, vivante et progressive, ennemi de toute scolastique desséchante, méfiant devant les architectures conceptuelles rigides, les systèmes figés.

« Vie de l'esprit » contre « réduction matérialiste », « idées » contre « faits », « Raison » contre « Mystère » : ces couples d'antinomies structurent en profondeur ce qu'on serait tenté d'appeler *l'imaginaire philosophique* des fondateurs de la *Rmm*. En effet, ces mots-étiquettes ne sont pas réductibles à un contenu philosophique pur de tout affect. Jusque dans leur polysémie, voire dans leur indétermination relative, ils constituent des objets pour une histoire des discours : l'« esprit » de la *Rmm* se nourrit de représentations de la fonction de la philosophie dans la cité et d'un rapport au monde social qui participe de la définition de ce que philosopher veut dire.

Cet « esprit », qui se décline en diverses sensibilités, ne fut pas exclusif et le succès de la *Rmm* a incontestablement reposé sur sa capacité à intégrer les différentes figures de l'altérité philosophique : le « positivisme sociologique » de Durkheim et consorts et la « philosophie nouvelle » (le bergsonisme, la philosophie de l'action, de façon connexe, la philosophie catholique en plein renouveau au temps de la crise moderniste ou bien encore le pragmatisme anglo-saxon).

Le système formé par la *Rmm* et la Société française de philosophie constitue un observatoire privilégié du bouillonnement intellectuel de la Belle Époque, de l'écheveau des problématiques politiques, sociales et culturelles qui marquent la période 1890-1914. De ce point de vue, l'entreprise philosophique dirigée par Xavier Léon est une incontestable réussite. Celle-ci tient au soin avec lequel ses animateurs ont créé les conditions d'une communication et d'un dialogue féconds entre les pensées à l'intérieur du cercle des « philosophes de profession » mais également dans le commerce permanent avec les savants.

La compréhension de la matrice problématique du « moment 1900 en philosophie » et de l'individualisation des trajectoires de ses différents protagonistes passe par la reconstitution de l'aventure intellectuelle collective du « foyer philosophique » organisé autour de la *Rmm* et de la Société française de philosophie. Cette aventure intellectuelle prend sens dans le contexte politique de sa naissance : la République vient de passer aux mains des républicains quand les fondateurs de la *Rmm* se rencontrent au lycée Condorcet et partagent leurs premiers émois intellectuels. Quelques années plus tard, ils participeront à la constitution d'une petite République philosophique contribuant à la pacification, à la rationalisation et à l'approfondissement d'une société des esprits¹⁴. En instituant des lieux de débat, en forgeant des outils au service de la communication philosophique et en organisant la régulation de la controverse, la *Rmm*, la Société française de philosophie et le salon animé par Xavier Léon ont constitué, au début du siècle, une sorte de microcosme républicain. Bien que le travail philosophique soit toujours représenté comme hautement individualisé, il apparaît de plus en plus comme un processus nécessairement social. Le travail collectif de rationalisation de la controverse « socialise » et intègre, au-delà des divergences doctrinales. La visée politique (en tout cas civique) de l'aventure de la *Rmm* est en ce sens intrinsèquement liée au projet disciplinaire, « scientifique » et institutionnel. Pour Xavier Léon et ses amis, la philosophie comme discipline doit jouer un rôle dans la défense, l'approfondissement et la réforme de la République¹⁵. Les animateurs de la publication s'engagèrent ainsi dans le camp dreyfusard et la *Rmm* mena une campagne philosophique discrète pour la défense de la vérité, de la justice et de l'individualisme démocratique¹⁶.

Pour reconstituer l'aventure intellectuelle de la *Rmm* et de la Société française de philosophie sur la période 1891-1914, j'ai croisé différentes approches¹⁷ : l'approche par l'histoire sociale des transformations du système d'enseignement, du « champ » voire du « marché » philosophique¹⁸ ;

14. Bernard Bourgeois, l'actuel président de la Société française de philosophie, l'a souligné avec force lors de la commémoration du centenaire (« Jeunesse d'une société », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 15 décembre 2001, numéro du centenaire, p. 2-17).

15. Les limites du présent ouvrage ne me permettent pas de traiter cette dimension politique du discours philosophique que j'analyse dans le second volume de ma thèse.

16. Sur l'intervention de la *Rmm* dans l'Affaire Dreyus, je renvoie à mon article sur « La Revue de métaphysique et de morale, 1893-1906, critique philosophique et philosophie morale en République », *Jean Jaurès cahiers trimestriels* – n° 146, oct-déc. 1998, p. 45-73.

17. Je renvoie sur ce point à l'introduction de ma thèse.

18. Voir les travaux de J.-L. FABIANI sur la « crise du champ philosophique » : « Les programmes, les hommes et les œuvres. Professeurs de philosophie en classe et en ville au tournant du siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, juin 1983, p. 3-20, *Les philosophes de la République*, op. cit., « Métaphysique, morale, sociologie ; Durkheim et le retour à la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale*, 1993 (numéro du centenaire), p. 175-193 ; « philosophie » dans V. DUCLERT et C. PROCHASSON (dir.), *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2002. Sur la mise en pratique d'une sociologie de la réception voir notamment, L. PINTO, *Les neveux de*

l'approche par l'histoire culturelle, qui souligne la participation des discours philosophiques à des systèmes de représentations mouvants et à des configurations intellectuelles qu'il faut contextualiser. Au croisement des deux perspectives, l'histoire des lieux de sociabilités contribue à la reconstitution des conditions d'énonciation des discours, de déploiement des pratiques. Elle montre dans quelle mesure la parole philosophique doit être rattachée à l'existence de lieux concrets et de réseaux dont les frontières sont souvent plus larges que celles de la communauté des philosophes de profession : l'économie relationnelle des réseaux perturbe parfois les effets de champ. À un niveau « micro-social », où les régularités mesurables s'effacent en apparence devant la contingence du réel et l'irruption de l'événement, l'étude des liens entre les individus est fondamentale pour comprendre pratiques et discours. Il est nécessaire de prendre en compte le caractère aléatoire des rencontres, la part de sensibilité mise en jeu dans le tissage et la pérennisation des liens entre les acteurs de cette aventure. Ces liens se nourrissent évidemment d'expériences sociales, de représentations, de sensibilités, d'imaginaires partagés qu'il faut tenter de reconstituer pour proposer une géographie, nécessairement lacunaire, du sensible. Pour comprendre le rôle joué par la *Rmm* et la Société française de philosophie dans la vie philosophique au tournant du siècle, il fallait bien sûr esquisser la biographie de Xavier Léon, cet « homme double¹⁹ » asymétrique, médiateur plus que producteur. L'articulation de ces différentes perspectives est au service d'une histoire socio-culturelle des discours qui privilégie l'approche par l'analyse des controverses²⁰, notamment celle, majeure, qui se développe au tournant du siècle autour du bergsonisme et de « la philosophie nouvelle ».

Zarathoustra. *La réception de Nietzsche en France*, Paris, éd. du Seuil, 1994 et, du même auteur, « Le détail et la nuance ; la sociologie vue par les philosophes dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1893-1899 », *Revue de métaphysique et de morale*, 1993, p. 141-174. Citons enfin D. MERLLIÉ, « Les rapports entre la *Revue de métaphysique et de morale* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon et Théodule Ribot ; Xavier Léon et Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de métaphysique et de morale*, 1993 (numéro du centenaire), p. 59-108. L'histoire de l'enseignement philosophique dans ses « structures, ses contenus et ses pratiques » au sein de l'enseignement secondaire en France entre 1860 et 1990 est désormais bien connue grâce à la thèse de Bruno POUCKET, *Enseigner la philosophie. Histoire d'une discipline scolaire*, Paris, CNRS éditions, Paris, 1999.

19. J'emprunte l'expression à Christophe CHARLE (« Le temps des hommes doubles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1992, I, p. 73-86, et *Paris fin de siècle, culture et politique*, Paris, Seuil, 1998, p. 89-97).

20. Celle-ci s'inspire en partie des « sciences studies » et de la sociologie historique de la connaissance. On lira notamment avec profit l'article de J.-L. FABIANI, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques », *Enquête*, 5, 1997, p. 11-34.